

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

Durée : 4 heures

L'USAGE DE LA CALCULATRICE ÉLECTRONIQUE ET DU DICTIONNAIRE EST INTERDIT

PREMIÈRE PARTIE : SYNTHÈSE (/40 points)

Faire voir : Quoi ? Comment ? Pourquoi ?

Vous rédigerez une synthèse objective et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : RADIGUET,
L'Assiette au beurre,
Bibliothèque nationale, Paris, 8 septembre 1906.

Document 2 : J.M.G. LE CLEZIO,
La ronde et autres faits divers,
Nouvelles, 1990.

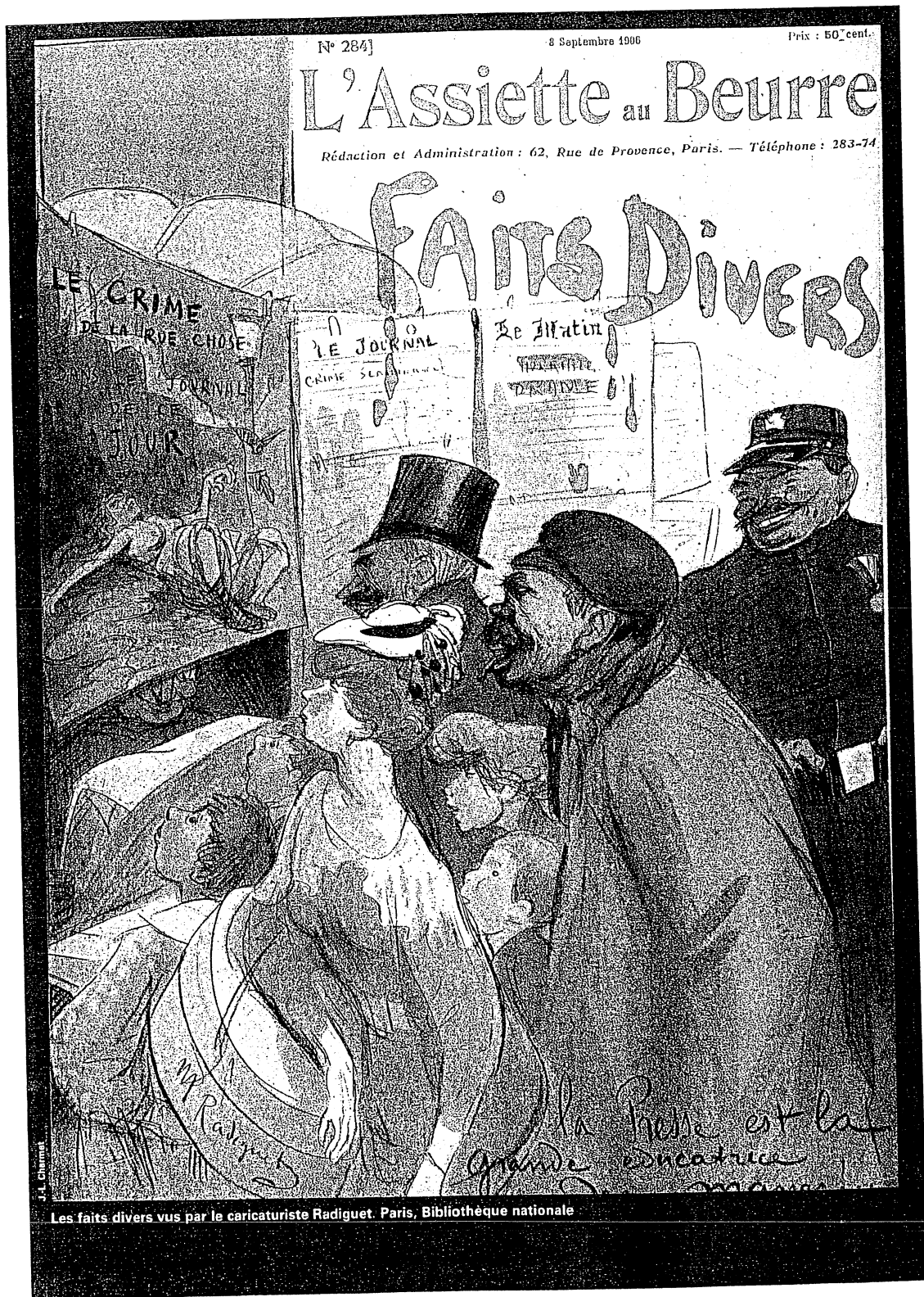
Document 3 : Stéphane BRETON,
« Un doigt qui pointe maladroitement »,
Revue *Esprit*, mars-avril 2003.

Document 4 : Dominique JAMET,
« Le fait divers, source d'inspiration essentielle ? »,
Revue *Marianne*, 15-21 mars 1999.

DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE (/20 points)

Vous répondrez d'une façon argumentée à la question suivante en vous appuyant sur les documents du corpus et sur vos connaissances personnelles :

Pourquoi le fait divers est-il la source de multiples récits et images dans la presse, le roman, le cinéma ?



Les faits divers vus par le caricaturiste Radiguet. Paris, Bibliothèque nationale

La presse est la grande éducatrice des masses (légende du dessin)

RADIGUET,
L'Assiette au beurre,
Bibliothèque nationale, Paris, 8 septembre 1906.

DOCUMENT 2

La ronde

Dans les cellules de leurs appartements fermés, les adultes ne savent pas ce qui se passe au-dehors, ils ne veulent pas savoir qui tourne dans les rues vides, sur les vélomoteurs fous. Comment pourraient-ils le savoir ? Ils sont prisonniers du plâtre et de la pierre, le ciment a envahi leur chair, a obstrué leurs artères. Sur le gris de
5 l'écran de télévision, il y a des visages, des paysages, des personnages. Les images s'allument, s'éteignent, font vaciller la lueur bleue sur les visages immobiles. Au-dehors, dans la lumière du soleil, il n'y a de place que pour les rêves.

Alors la ronde des vélomoteurs se referme, ici, sur la grande rue de la Liberté. Maintenant les vélomoteurs vont tout droit, en jetant vite en arrière tous ces
10 immeubles, ces arbres, ces squares, ces carrefours. La dame en tailleur bleu est seule, au bord du trottoir, comme si elle dormait ? les vélomoteurs roulent tout près du trottoir, dans le ruisseau. Le cœur ne bat plus la chamade. Il est calme, au contraire, et les jambes ne sont plus faibles, les mains ne sont plus moites. Les vélomoteurs roulent au même rythme, l'un à côté de l'autre, et leur bruit est tellement
15 à l'unisson qu'il pourrait faire crouler les ponts et les murs des maisons. Il y a les hommes dans la rue, embusqués dans leurs autos arrêtées, cachés derrière les rideaux de leurs chambres. Ils peuvent espionner avec leurs yeux étrécis, qu'est-ce que ça peut faire ?

Presque sans ralentir, le premier vélomoteur est monté sur le trottoir, il
20 s'approche de la dame en bleu. Quand cela se passe, et juste avant de tomber, la dame regarde Martine qui roule devant elle dans le ruisseau, elle la regarde enfin, ses yeux grands ouverts qui montrent la couleur de ses iris, qui donne la lumière de son regard. Mais cela ne dure qu'un centième de seconde, et ensuite il y a ce cri qui résonne dans la rue vide, ce cri de souffrance et de surprise, tandis que les deux
25 vélomoteurs s'enfuient vers le carrefour.

Il y a à nouveau le vent chaud qui souffle, le cœur qui bondit dans la cage thoracique, et dans la main de Martine serrée sur le sac à main noir, il y a la sueur. Le vide, surtout, au fond d'elle, car la ronde est finie, l'ivresse ne peut plus venir. Loin devant, Titi s'échappe, ses cheveux rouges flottant dans le vent. Son vélomoteur est
30 plus rapide, et elle passe le carrefour, elle s'en va. Mais à l'instant où le deuxième vélomoteur franchit le carrefour, le camion de déménagement bleu sort de la rue, tout à fait semblable à un animal, et son capot happe le vélomoteur et l'écrase contre le sol avec un bruit terrible de métal et de verre. Les pneus freinent en hurlant.

Le silence revient sur la rue, au centre du carrefour. Sur la chaussée, derrière
35 le camion bleu, le corps de Martine est étendu, tourné sur lui-même comme un linge. Il n'y a pas de douleur, pas encore, tandis qu'elle regarde vers le ciel, les yeux grands ouverts, la bouche tremblant un peu. Mais un vide intense, insoutenable, qui l'envahit lentement, tandis que le sang coule en méandres noirs de ses jambes broyées. Pas très loin de son bras, sur la chaussée, il y a le sac de cuir noir, comme
40 s'il avait été bêtement oublié par terre, et son fermoir de métal doré jette aux yeux des éclats meurtriers.

J.M.G. LE CLEZIO,
La ronde et autres faits divers,
Nouvelles, 1990.

DOCUMENT 3

Le problème du reportage télé n'est pas une faillite de la narration, mais du regard : « C'est vu par qui ? c'est montré par qui ? » est la question obsédante qui se pose chaque fois qu'on s'assoit devant la télé. Qui se donne le droit de nous dire et de nous montrer cela ? Est-ce quelqu'un qui s'intéresse à ce qu'il regarde – ou bien est-ce un point de vue industriel, standardisé, semblable aux chaînes de motels dans lesquels, d'une côte à l'autre des États-Unis, un homme ivre retrouvera au milieu de l'obscurité la porte de la salle de bain, toujours située au même endroit ? [...]

L'image est simple illustration, elle s'en tient au gros plan, à l'insert ; elle se contente de « serrer » le sujet, de l'encadrer, en somme. Elle ressemble à ce doigt maladroit de la météo, lui-même désigné par le doigt maladroit du commentaire, assez aimable de nous prévenir de ce qu'il y a à voir. Cela peut prendre des formes diverses. Ainsi, dans « Soir Trois » (F3), alors qu'on nous parlait d'une fillette noyée, c'est un large panoramique dans le sens du courant sur la rivière en crue, presque à la vitesse des flots ; c'est un zoom arrière d'une disgrâce écœurante sur le fossé où l'on a retrouvé une femme rouée de coups, découvrant ainsi les spécialistes qui s'affairent autour du cadavre, comme dans une série B. [...]

En pointant du doigt, la télé fait le travail à notre place, elle juge et qualifie et éprouve pour nous. En se donnant tant de mal pour ne pas nous froisser, elle nous dépossède non seulement de notre liberté mais aussi de notre œil. Cela est encore un effet de cette malhabile et confuse idée de la différence du voir et du montrer. Elle a regardé la chose d'une certaine manière : en vue de pouvoir la montrer. Les procès sont disjoints, mais déterminés l'un par l'autre, de sorte qu'il n'y a jamais pour nous la possibilité de construire notre propre regard, notre propre appréciation – comme cela nous est imposé dans la vie courante où il nous faut observer les choses pour ce qu'elles valent. Elle standardise notre manière de regarder en nous livrant un réel dépourvu de la moindre épaisseur et dans lequel nous ne pouvons nous glisser. C'est l'image plate d'un objet plat que le réel télévisuel, semblable à un écran ne laissant rien filtrer.

Stéphane BRETON,
« Un doigt qui pointe maladroitement »,
Revue *Esprit*, mars-avril 2003.

DOCUMENT 4

Longtemps la littérature a pris ses sujets et puisé son inspiration, sans honte, en toute simplicité, dans le flot inépuisable, incessamment renouvelé de ce que nous appelons depuis la fin du XIX^e siècle, avec une tonalité de mépris, au mieux de condescendance, les « faits divers », comme s'il s'agissait d'une sorte de poubelle, de fourre-tout indéfinissable dans lesquels nous nous débarrasserions pêle-mêle de tout ce qui ne relève pas des rubriques ou des domaines nobles que seraient, par hypothèse, la politique, la diplomatie, l'économie, le social, la culture...

Pourtant d'*Œdipe roi* à *L'Étranger* en passant par *Les Misérables*, ce sont bien les choses de la vie et de la mort, la soif d'argent, la folie des grandeurs, les feux de l'amour qui donnent leur contenu et leur sens à la tragédie, au drame et au roman.

La presse populaire ne s'y trompait pas quand elle mettait à la une en lettres grasses ou sous la forme d'illustrations naïvement dessinées et coloriées le sexe et le sang, les grands crimes comme les actes de courage et de dévouement, les impératrices assassinées, les bandits en auto, le mystère des femmes disparues, le suicide des banquiers en faillite, l'exécution des anarchistes qui, jusque sur l'échafaud, proclamaient leur innocence ou leur idéologie. Le choc des dessins, plus tard des photos, le détail des récits parlaient immédiatement à une société prompte à s'attendrir, à s'indigner, à se mobiliser, et qui ne craignait pas de se regarder dans ces miroirs.

Le cinéma et la télévision ont pris le relais de l'écrit, avec leurs moyens propres, si l'on ose dire. Le sang ruisselle, la violence déferle, le désir se déchaîne sur le grand et petit écran, et tout téléspectateur normalement assidu assiste chaque jour à plus de crimes, de massacres et de viols qu'il n'en verra sans doute tout au long de sa vie réelle. Mais ce sang est un sang virtuel, qu'il coule dans la fiction ou qu'il soit répandu à l'autre bout du monde – dont nous n'avons que faire. La société contemporaine cultive le goût du sang dès lors que ce n'est pas le sien. Ce qui relevait de la littérature a été progressivement happé par l'image, et l'image est inapte à commenter, impuissante à analyser. Elle reflète sans faire réfléchir. Au cinéma, tout bouge, sauf dans la tête. Or les faits divers ne sont rien d'autre que la mise en scène, la mise en cause et la mise en abyme de nos pulsions, de nos intérêts, de nos valeurs. On peut parler d'un grand fait divers dès l'instant qu'une affaire, quelle qu'elle soit, conjugue une part de mystère, une dimension humaine et une signification, donc nous intrigue, nous touche et nous éclaire. C'est pourquoi les écrivains, romanciers, sociologues ou moralistes sont plus aptes que les cinéastes à le faire parler, à lui faire dire ce qu'il a dans le ventre.

Dominique JAMET,
« Le fait divers, source d'inspiration essentielle ? »,
Revue Marianne, 15-21 mars 1999.